

Le coup de bill'art du Soir

L'oscar oublié
du cinéma algérien

Par Kader Bakou

Tout le monde sait qu'avec *Chronique des années de braise* de Mohamed Lakhdar Hamina, le cinéma algérien avait remporté en 1975 la Palme d'or du Festival de Cannes, une sorte de coupe du monde des films. Mais peu de gens savent qu'un film algérien a remporté l'oscar du film étranger. Ce film est *Z*, réalisé par Costa Gavras et produit par l'Algérie. *Z*, scénario de Costa Gavras et Jorgé Sumpun, est adapté du roman éponyme de l'écrivain grec Vassilis Vassilikos. Côté interprétation, nous avons Jean-Louis Trintignant, Yves Montand, Irène Papas, Hassan El-Hassani et Sid Ahmed Agoumi. Le film est tourné à Alger. La musique est de Mikis Theodorakis.

Au début du film, on peut lire : «Toute ressemblance avec des événements réels, des personnes mortes ou vivantes n'est pas le fait du hasard.

Elle est volontaire.» En effet, bien que le nom du pays ne soit pas mentionné, *Z* est un réquisitoire contre «la dictature des colonels» instaurée le 21 avril 1967 en Grèce. L'histoire est basée sur un fait réel : l'assassinat du député progressiste (de gauche) grec Grigoris Lambrakis en 1963 à Thessalonique, assassinat camouflé au début en accident.

«Z» (zêta) est l'initiale d'un mot grec qui signifie «il vit» ou «il est vivant». Les gens écrivaient cette lettre sur les murs pour protester contre l'assassinat de Lambrakis. Sorti en 1969, *Z* a reçu en 1970 l'oscar du meilleur film en langue étrangère et le Golden Globe du meilleur film étranger, tous les deux pour le compte de l'Algérie. La délégation algérienne à la cérémonie des oscars à Los Angeles était conduite par le cinéaste Ahmed Rachedi.

Un oscar, c'est un peu comme une médaille d'or aux Jeux olympiques.

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

Le théâtre, l'émigration

ENTRETIEN AVEC

Hamma Meliani est un extraordinaire touche-à-tout : théâtre, cinéma et écriture. Sa soif de connaître fait de lui un homme de théâtre atypique mettant en relation plusieurs arts et plusieurs disciplines, comprenant que le théâtre est le lieu d'articulation de nombreux savoirs. Ce n'est pas sans raison qu'il s'exerce au cinéma, au théâtre et à l'écriture littéraire qu'il enrichit sérieusement par la convocation des sciences sociales. Il a, d'ailleurs, un DESS en sciences politiques. Sa formation à l'Ecole d'art dramatique de Bordj El Kiffan a prédestiné Meliani dans une sorte de processus le menant du cinéma et la télévision à une profonde réflexion sur les questions de l'émigration.

Après avoir réalisé des films et des documentaires pour l'Ex-RTA, il décide de quitter le pays pour s'installer en France où il n'arrête pas de se former en s'inscrivant dans des écoles de théâtre et de cinéma ou à l'université avant d'ouvrir en 1979-80 sa propre école de formation, L'Aspic, dotée d'un atelier expérimental, structure sollicitée en France par de nombreuses

municipalités et espaces culturels et théâtraux. Auteur de plusieurs textes dont certains ont été mis en scène par ses soins en Algérie, dans les théâtres régionaux d'Oum El Bouaghi (l'Amour à mort, 2011), de Tizi Ouzou (Lamento pour Paris, 2011), au TNA (Le Rêve du père, 2011) et à Saïda (Entre feu et cendres, 2012), Hamma Meliani, 62 ans, plus d'une vingtaine de mises en scène à son actif, passant du théâtre pour enfants à la marionnette, en n'oubliant nullement le comique et le tragique, a été celui qui a permis de faire connaître les merveilleux textes dramatiques (La République des ombres et le Temps des araignées, créés au théâtre des Amandiers à Paris) d'un poète et journaliste, décédé il y a quelques années, oublié en Algérie, Ahmed Azegagh.

Dans cet entretien, il nous parle du théâtre en milieu immigré qui a connu d'extraordinaires éclaircies à partir de la fin des années 60 et du début des années 70. Il évoque le contexte sociopolitique, ses grandes tendances et ses diverses manifestations.

Le Soir d'Algérie : Quand on parle de théâtre de l'immigration, on pense spontanément aux années 70.

Hamma Meliani : En effet, c'était pendant les années 70 que l'expression théâtrale de l'immigration avait commencé de s'exprimer. La France n'était plus celle de l'ère coloniale. L'Algérie devenue un pays souverain agitait les mouvements de libération du tiers monde, proposait un nouvel ordre mondial et préparait la nationalisation des puits de pétrole. Après le traumatisme de la guerre d'Algérie, Mai 1968 avait insufflé un rêve de justice et de liberté à la société française. C'était l'époque des slogans, pour n'en citer qu'un : «Français immigrés, même patron, même combat !» Avec comme credo la dialectique marxiste, syndicats, partis de gauche, maoïstes, autonomes, et autres groupuscules révolutionnaires passaient au crible le comportement, la mentalité et la morale «judéo-chrétienne».

La France bouillonnait ! De partout surgissaient des groupes de théâtre, des cinéastes, des peintres ; des fanzines circulaient entre les mains des militants. Des radios pirates inondaient les ondes. On débattait de la lutte des classes, du racisme, du féminisme, de la situation scandaleuse des immigrés.

Un vent de fraternité soufflait alors sur la mauvaise conscience des racistes, des machistes, des militaristes et des patrons. Toute l'Europe bouillonnait en ce temps-là entre

racistes et antiracistes. De même le mouvement féministe s'imposait lui aussi en force politique. Le rapport des Français avec les Algériens avait changé en partie.

C'est durant cette période justement que vous avez entamé votre expérience dans cet univers.

J'arrivais à Paris en provenance d'Algérie d'où je vivais un autre bouillonnement entre révolution agraire, gestion socialiste des entreprises et volontariat étudiant. Je venais juste de réaliser *Genèse*, un long métrage sur les luttes sociales en Algérie, produit grâce aux services cinéma de l'Armée nationale populaire, là où une année auparavant j'avais accompli mon service militaire. Ce film, une fiction underground, fut tourné en six jours avec l'aimable et bénévole participation de mes camarades de l'Ecole de Bordj El Kiffan : Zahir Bouzerar, Saïd Benselma, Boualem Benani, Fethia, Makhlof Boukrouh, Ahmed Mazouz et tant d'autres avaient participé à cette aventure qui m'a valu de quitter le pays pour l'émigration.

Une fois en France, j'oscillais entre la réalisation cinématographique et la pratique théâtrale mais l'agitation sociale et l'urgence d'une action artistique pour représenter et défendre la communauté maghrébine contre tous les excès racistes, au travail et dans la rue, nous avaient poussés à réagir ; chanteurs, musiciens, comédiens, tous amateurs mais bons artistes. Et

c'est ainsi qu'on a commencé à parler de théâtre de l'immigration.

Quelles sont les conditions sociologiques, politiques et artistiques qui ont permis l'émergence de ce théâtre ?

Giscard était au pouvoir, la droite et les forces de police n'étaient pas tendres avec les immigrés et encore moins avec les étudiants étrangers non boursiers. On jouait au chat et à la souris en prenant tous les risques. Avidé de tout savoir et de tout faire, je participais aux événements artistiques qui, le plus souvent, se passaient dans les centres Sonacotra, devant des piquets de grévistes, dans les cités universitaires, les associations antiracistes ou culturelles. Tous ces événements artistiques portaient un élan de solidarité et de soutien aux travailleurs immigrés.

La société française était divisée. Il y avait les racistes, les patrons esclavagistes et ceux qui luttèrent pour un monde meilleur, tout comme aujourd'hui d'ailleurs. La guerre du Vietnam faisait rage. Le Chili était en ébullition. Le flux migratoire des pays du Sud apportait de nouveaux migrants à la métropole : étudiants, travailleurs maghrébins, africains, portugais, réfugiés politiques chiliens et asiatiques, naufragés des boat people. Un mouvement anti-impérialiste armé naissait alors pour mener une révolution mondiale et tordre le coup à la finance internationale, au patronat, aux militaristes, aux marchands d'armes, aux colons israéliens qui martyrisaient le peuple palestinien, aux Américains qui persistaient dans leur action de déstabilisation des Etats progressistes en Amérique du Sud et ailleurs.

En Allemagne d'abord après l'assassinat de Rudy le Rouge, la Fraction armée rouge allemande faisait parler d'elle, puis en Italie, les Brigades armées rouges enlevaient Aldo Moro, en France, Action directe ciblait des officiers et des marchands d'armes, la Résistance palestinienne, de son côté, aidait l'IRA et ces mouvements dans leur formation paramilitaire. L'Armée rouge japonaise étouffée dans l'œuf avait participé à ces actions mondiales contre l'impérialisme jusqu'à l'arrestation du jeune Furaya à l'aéroport de Lod, en Israël, alors qu'il détournait un avion. Je ne vais pas citer tous les groupuscules révolutionnaires d'Espagne, d'Amérique et d'Asie qui secouaient les peuples du monde. Carlos avait détourné un avion vers Alger. Néanmoins, c'était dans un contexte de suspicion et de crainte que vivait l'émigration algérienne. C'était l'époque où la police pouvait contrôler votre identité n'importe où et n'importe quand.

Le soir, les cafés algériens, qui étaient si nombreux à Paris, connaissaient bien le sens de «l'opération coup-de-poing», les flics y faisaient des rafles et tabassaient à coups de poing les clients, généralement des Maghrébins. Dans les cités de banlieue, les fenêtres étaient devenues assassines ; on tirait sournoisement sur les mêmes aux cheveux frisés qui jouaient dehors.

150^e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE GUSTAV KLIMTHommage algérien au peintre
symboliste autrichien

«Si quelqu'un veut savoir quelque chose sur moi (...), qu'il se penche de près sur mes tableaux», avait dit un jour Gustav Klimt. L'année 2012 coïncide avec le 150^e anniversaire de la naissance de Klimt, l'un des plus grands noms de la peinture autrichienne et universelle.

Cet artiste symboliste autrichien est l'un des membres les plus en vue du mouvement Art nouveau de Vienne.

Le monde de l'art lui rendra hommage, cette année, à travers une série d'expositions organisées dans les plus grands musées viennois. Représentant une figure majeure de l'Art nouveau, Klimt, à travers ses œuvres, a provoqué l'émerveillement ou le scandale et a bouleversé les codes et les règles de bienséance de la société et de la bourgeoisie viennoise du début du XX^e siècle. Il a commenté un de ses tableaux en écrivant à son sujet : «Si l'on ne

peut, par ses actions et son art, plaire à tous, il faut choisir de plaire au petit nombre. Plaire à beaucoup n'est pas une solution.» Un groupe d'étudiants de l'Ecole supérieure des beaux-arts d'Alger lui rendra hommage à travers une exposition intitulée «Hommage à Klimt».

Avec les encouragements de l'ambassade d'Autriche à Alger, M^{me} Aloisia Worgetter, une série de peintures (au nombre de 27 toiles) illustreront l'œuvre, le parcours, ainsi que le vécu et la personnalité de cet artiste. L'exposition se déroulera à l'ambassade d'Autriche pendant une semaine. Le vernissage est prévu dans la journée du vendredi 14 septembre à partir de 16h. Gustav Klimt est né le 14 juillet 1862 à Baumgarten, près de Vienne. Il est mort le 6 février 1918 à Vienne. Il a aussi dit à son sujet : «Il n'existe pas d'autoportrait de moi. Je ne m'intéresse pas à ma propre personne comme «objet de représentation», mais aux autres êtres, surtout féminins, et plus encore aux apparitions.»

K. B.



Photos : DR

Actucult

SALLE EL-MOUGGAR
(ALGER-CENTRE)

Jusqu'au 7 septembre : Film *Machaho* de Belkacem Hadjadj, à raison de 4 séances/jour : 14h, 16h, 18h et 20h, sauf le 7 septembre où il y aura 1 seule projection à 14h.

VENDREDI 7 SEPTEMBRE À 18h00 :

Avant-première du film *Ce que le jour doit à la nuit* d'Alexandre Arcady, d'après le roman de Yasmina Khadra.

Judi 6 septembre à 21h : Concerts de rock avec le groupe Atakor, et flamenco avec le groupe Triana d'Alger.

Vendredi 7 septembre à 21h : Soirée de variétés animée par l'artiste Naïma Dziria.

Samedi 8 septembre à 20h : Soirée spéciale chaâbi, animée par Tahar Zehani, Mehdi Tamache, Djamel Menouar, Badji El Bahri et Nouredine Alane.

MUSÉE NATIONAL D'ARTS MODERNE
ET CONTEMPORAIN D'ALGER
(RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)

Jusqu'au 30 septembre : Exposition de l'artiste Mahjoub Ben Bella (dans le cadre du cinquantenaire de l'Indépendance).